

Les filles de banlieue populaire

*Footballeuses et « garçonnnes » de « cité » :
« mauvais genre » ou « nouveau genre » ?*

© L'Harmattan, 2007
5-7, rue de l'École polytechnique ; 75005 Paris

<http://www.librairieharmattan.com>
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-296-04759-4
EAN : 9782296047594

Audrey ROBIN

Les filles de banlieue populaire

*Footballeuses et « garçonne » de « cité » :
« mauvais genre » ou « nouveau genre » ?*

L'Harmattan

Logiques Sociales

Collection dirigée par Bruno Péquignot

En réunissant des chercheurs, des praticiens et des essayistes, même si la dominante reste universitaire, la collection *Logiques Sociales* entend favoriser les liens entre la recherche non finalisée et l'action sociale.

En laissant toute liberté théorique aux auteurs, elle cherche à promouvoir les recherches qui partent d'un terrain, d'une enquête ou d'une expérience qui augmentent la connaissance empirique des phénomènes sociaux ou qui proposent une innovation méthodologique ou théorique, voire une réévaluation de méthodes ou de systèmes conceptuels classiques.

Dernières parutions

Marie-Thérèse RAPIAU, Stéphane RIMLINGER, Nelly STEPHAN, *Quel marché du travail en agriculture, en agroalimentaire et en environnement pour les techniciens, les ingénieurs et les cadres ?*, 2007.

Nathalie COULON et Geneviève CRESSON (coordonné par), *La petite enfance. Entre familles et crèches, entre sexe et genre*, 2007.

Stéphane MÉRY, *Un filet et des sports. Approches sociologique, historique, prospective, comportementaliste*, 2007.

Frédéric MISPELBLOM BEYER, *Travailler c'est lutter*, 2007.

Yann LE BIHAN, *Construction sociale et stigmatisation de la « femme noire »*, 2007.

Jérôme DUBOIS, *La mise en scène du corps social. Contribution aux marges complémentaires des sociologies du théâtre et du corps*, 2007.

Laroussi AMRI (sous la dir.), *Les changements sociaux en Tunisie (1950-200)*, 2007.

Emmanuel M. BANYWESIVE, *Le complexe, contribution à l'avènement de l'Organisation chez Edgard Morin*, 2007.

Vincent PORTERET (dir.), *La Défense. Acteurs, légitimité, missions : perspectives sociologiques*, 2007.

Juliette GHIULAMILA et Pascale LEVET, *Les hommes, les femmes et les entreprises : le serpent de mer de l'égalité*, 2007.

Suzie GUTH, *Histoire de Molly, San Francisco 1912-1915*, 2007.

Sébastien JABUKOWSKI, *Professionnalisation et autorité, le cas de l'armée française*, 2007.

Bruno PÉQUIGNOT (dir.), *Maurice Halbwachs : le temps, la mémoire et l'émotion*, 2007.

Eguzki URTEAGA, *Études sur la société française*, 2007.

REMERCIEMENTS

A mon binôme professoral, Messieurs Olivier Schwartz et Dominique Desjeux qui m'ont apporté toute leur écoute et dont les connaissances m'ont largement guidée, un profond merci.

A mes deux grandes sœurs qui m'ont soutenue mieux que personne dans un moment difficile, je voudrais dire que je les aime non à cause des liens du sang mais pour ceux du cœur.

Enfin, je tiens à remercier tout particulièrement les personnes interrogées au cours de cette enquête qui m'ont fait partager un bout de leur existence et beaucoup de leur précieux temps.

A Imane.

CHAPITRE INTRODUCTIF

UN OBJET ET UNE PROBLEMATIQUE DE QUEL GENRE ?

« Tous les sociologues estiment que les changements dans les relations entre les sexes est l'une des questions sociales les plus importantes de notre époque... Si l'on fait exception de la guerre nucléaire, dont les implications sont universelles et dont les conséquences seraient, selon toute probabilité, universelles si la menace devenait réalité, les relations entre les sexes sont, en un sens, la question *la plus* fondamentale. En effet, même si ce sont seulement les femmes issues de la classe moyenne dans les pays les plus industrialisés qui ont considéré la domination masculine comme un problème social, et qui ont commencé à s'y opposer, la relation entre les sexes est une dimension de toutes les questions sociales fondamentales, comme les problèmes de classe et de race. Toutefois, malgré l'universalité et l'importance sociale de la différenciation entre les genres, et malgré des relations de plus en plus problématiques entre les sexes dans les sociétés industrielles (disparition et/ou transformation des formes traditionnelles du mariage et de la famille (...) aujourd'hui), ces questions n'ont pas encore fait l'objet d'une théorisation sociologique adéquate »

(Dunning, 1994, p.367-368).

1. L'objet « footballeuses en "cité" » : sociologie du sport, sociologie du genre ou sociologie des catégories populaires ?

Pourquoi s'intéresser aux footballeuses des « cités » ?

Le sujet semble bien étroit et très ciblé. S'agit-il de s'intéresser à la pratique féminine du football dans une perspective comparative avec la pratique masculine de ce même sport, bref dans une perspective théorique renvoyant à la sociologie du sport ? Mais que viendrait alors faire le champ résidentiel et social de la « cité » à ce niveau théorique : s'agirait-il aussi de savoir si la

pratique féminine du football est différente en milieu rural et en milieu urbain, en milieu aisé et en milieu populaire ?

Si la réponse à ces questions propres à la sociologie du sport pourra être « oui » quelques fois au long de ces pages, ce n'est pas dans cette direction que se situe l'horizon essentiel de cette recherche, le terrain de football et le stade n'étant que le point de départ d'une enquête qui vise à investir plus largement le terrain de la « cité », mais du point de vue des jeunes filles qui y vivent ou qui y passent pour pratiquer ce sport. Ou, pour le dire autrement, l'objet de ce travail sociologique n'est pas tant le football féminin à proprement parler, que les jeunes filles de banlieue populaire qui choisissent de pratiquer le football, ce qui n'est pas la même chose.

En effet, le plus important lors de mes entretiens avec ces jeunes footballeuses de « cité » et leur entourage (famille, personnel scolaire et sportif, habitants du quartier, etc.) n'était pas tant de les faire parler de leur pratique même du football que de les inviter à me faire partager plus largement leur expérience de jeunes filles qui, à la fois, s'investissent dans ce sport et vivent en banlieue populaire, c'est-à-dire de jeunes filles qui évoluent dans deux territoires dominés symboliquement et concrètement par les hommes, dans deux territoires de la virilité, puisque :

-- d'une part, ces jeunes filles entrent dans un univers sportif de tradition masculine largement dominé par des valeurs viriles, bref dans un domaine catégorisé comme masculin, *le stade et le terrain de football* étant une « maison-des-hommes » pour reprendre les termes de Maurice Godelier (1982), un bastion du masculin dans les représentations du sens commun et, ce, dans toutes les catégories sociales ;

-- et, d'autre part, résident en banlieue populaire, et plus particulièrement en « cité », soit dans un territoire local et social, spécifique ici, qui est également un autre terrain dominé par des valeurs et des codes virils. En effet, *le terrain du quartier populaire* est marqué par une séparation croissante entre les sexes à l'adolescence, clivage ne renvoyant pas seulement au maintien de la division traditionnelle des rôles et des tâches de sexe propre aux couches populaires (car, en effet, comme l'a analysé Olivier Schwartz (1990, p.204), « les classes populaires tiennent fortement

à leur système d'identités sexuelles, et résistent à la menace de brouillage, ou de simple réduction des distances entre les pôles masculins et féminins traditionnels »), mais, en outre, à un mécanisme contemporain de bipartition et de ségrégation sexuées propre au territoire de la « cité ». Ce dernier processus dévoile en fait un certain problème de coexistence entre les filles et les garçons, les unes y étant beaucoup moins visibles et présentes que les uns, ces derniers surinvestissant, suroccupant et dominant ce territoire.

La question qu'on peut alors se poser et que je me suis posée compte tenu de ces divers éléments est la suivante : *quelle peut bien être l'expérience de ces jeunes filles évoluant dans ce double monde masculin ? Et, plus particulièrement, quelle peut bien être la construction identitaire de genre de jeunes filles, doublement plongées dans des territoires masculins, c'est-à-dire comment ces jeunes filles construisent-elles leur identité, féminine notamment, dans une telle configuration ?*

L'interrogation qui me semble ensuite devoir découler de la précédente est la suivante : *existe-t-il une corrélation entre le fait d'être une fille qui vit en « cité », donc dans un territoire dominé par les garçons, et le fait d'être une fille qui choisit de faire du football, et donc qui choisit de s'investir justement dans un autre territoire dominé par les garçons ? En somme, existe-il des enjeux sociaux propres au champ de la « cité » motivant le fait de s'engager dans un domaine appréhendé comme masculin lorsqu'on est une fille de banlieue populaire ?*

Ces deux séries de questions vont ainsi être le fil conducteur de ma recherche menée dans le cadre universitaire d'un master M2. L'ouvrage que vous tenez entre les mains retrace cette enquête : une enquête sociologique et qualitative sur l'expérience « hors norme » de jeunes filles pratiquant le football (soit une activité *a priori* contraire à leur genre, c'est-à-dire à leur sexe social) en banlieue populaire (soit dans un champ où existe une bipartition juvénile sexuée de l'espace et où les écarts aux assignations traditionnelles de genre pèsent sur le quotidien de la population juvénile féminine), en tant que prisme réfléchissant celle, plus large, des jeunes filles de « cité ».

C'est bien à ce niveau théorique, au croisement des catégories d'analyse du genre et de l'appartenance sociale et territoriale (ici l'appartenance aux classes populaires et l'appartenance locale à la « cité »), que j'ai choisi de situer l'intérêt de mon enquête : comment se pose la question du genre dans les quartiers populaires au cours de l'adolescence ? Dans cette perspective, il s'agit de se pencher sur *la question des rapports territorialisés de sexe* et, plus particulièrement, d'essayer de comprendre et d'analyser le vécu des jeunes filles des « cités », avec comme principaux axes de recherche leur construction identitaire de genre, leur socialisation de genre primaire (familiale) et secondaire (sportive, résidentielle, scolaire, etc.) et leurs réseaux de sociabilité (avec le groupe des pairs féminins et masculins), sous l'angle de celles qui pratiquent le football et donc qui s'investissent dans un domaine réservé traditionnellement aux garçons.

L'objectif est d'analyser les conditions personnelles, familiales, sociales et locales qui amènent des jeunes filles de banlieue populaire à entrer dans un territoire considéré comme typiquement masculin, tel le football, et d'appréhender la sociabilité résidentielle (notamment au niveau des interactions avec leurs pairs masculins et féminins) et le statut public local (la « réputation ») qui en résultent pour elles dans l'espace de la « cité ». On s'intéressera donc en particulier à leurs modes de socialisation de genre primaire et secondaire pour rendre compte de leur itinéraire atypique menant à l'engagement dans cet univers sportif masculin, au sein d'une configuration spatiale et sociale marquée par une séparation croissante entre les sexes à l'adolescence ; au sens qu'elles donnent à cette pratique sportive, à la manière dont elles disent vivre cette expérience, à leurs motivations pour s'investir dans ce sport, aux réactions de leur entourage face à ce choix (famille, voisinage, garçons et filles de leur quartier, etc.).

En somme, *que peut nous apprendre l'expérience féminine originale de ces jeunes footballeuses de « cité » sur les conditions générales d'existence des jeunes filles en « cité »* et sur les identités féminines mais aussi masculines construites, aujourd'hui, chez les « jeunes de cité » (la situation des unes étant inextricablement liée à la situation des autres).

En quoi leur vécu est-il révélateur :

-- du poids des normes de genre particulièrement contraignantes pour les filles dans l'espace de la « cité », poids visible à travers les difficultés féminines d'accès à la pratique du football et, plus généralement, du sport (car, selon l'étude de l'INSERM « Jeunes, sport, conduites à risque » de 1998, l'écart de pratique sportive est sensible entre les filles (et non entre les garçons) habitant dans ou hors Zone d'Education Prioritaire, surtout parmi les 15-19 ans, puisque, si 51% des filles pratiquent le sport hors ZEP, ce chiffre tombe à seulement 32% en ZEP) ?

-- des dispositions individuelles, familiales et institutionnelles permettant à des jeunes femmes de quartier populaire de s'investir dans ce territoire codé comme masculin ?

-- des enjeux sociaux propres au champ de la « cité » motivant le fait de s'engager dans la pratique footballistique et, plus largement, d'emprunter des modes d'être, de paraître et de faire catégorisés comme masculins lorsqu'on est une fille de banlieue populaire ?

-- de la pluralité des modèles et des identités de genre chez les filles de « cité » (« bon genre », « mauvais genre » et « nouveau genre ») et des stratégies féminines d'adaptation, d'affirmation et d'émancipation face aux assignations de genre ?

Mais répondre à ces séries de questions demande de poser au départ quelques hypothèses au sujet de la spécificité des rapports sociaux et juvéniles de sexe dans la configuration sociale et territoriale de la « cité ». Ce préalable nous permettra de pouvoir ensuite comprendre plus précisément la situation de la population adolescente féminine en banlieue populaire déclinée à partir du cas des jeunes filles qui choisissent de s'investir dans une activité codée virile, en l'occurrence ici la pratique footballistique.

2. L'objet « footballeuses en "cité" » : un objet à contextualiser dans des rapports sociaux de sexe propres au territoire social et local de la « cité »

2.1. Constat local : la « cité », un territoire traversé par un certain problème de coexistence entre les garçons et les filles

Se centrer sur la question du rapport social entre les sexes, durant la période de l'adolescence, dans le champ social et local de la « cité », c'est, comme on l'a dit, se pencher sur la question des rapports territorialisés de sexe. Or, une des spécificités de ce champ tient au fait qu'il soit traversé par une séparation croissante entre les sexes à l'adolescence. En effet, on peut faire le constat à la suite de nombreux sociologues (Lepoutre, 1997 ; Guenif Souilamas, 2000 ; Beaud et Pialoux, 2003 ; Jamoulle, 2005) d'une sociabilité juvénile résidentielle divisée selon le sexe qui aboutit à une bipartition, voire même à une ségrégation, sexuée de cet espace, bref d'une certaine difficulté du « vivre ensemble » entre les filles et les garçons dans l'espace du quartier populaire, puisque :

- d'une part, les unes et les autres se tiennent à distance, c'est-à-dire ne se côtoient pas au sein de groupes mixtes, filles et garçons ayant une sociabilité quasi exclusive au sein du groupe des pairs de même sexe (ce qui renvoie au concept d'homosociabilité en opposition à l'hétérosociabilité) ;
- et, d'autre part, les unes y étant presque invisibles en comparaison de l'omniprésence des autres dans le territoire du quartier, territoire de fait contrôlé par les garçons et en fait dominé par des valeurs viriles.

Ce constat, mes observations de terrain ont pu cent fois le confirmer. Lors de ma toute première excursion (ou plutôt incursion) dans la « cité » des Bosquets, à Montfermeil en Seine-Saint-Denis, où s'entraîne l'équipe féminine de football que j'ai choisi d'étudier, il m'a suffi de me promener quelques instants entre les blocs de bâtiments pour me sentir en « terres masculines », comme à toutes les suivantes d'ailleurs. Car, que ce soit le matin ou bien l'après-midi et *a fortiori* en soirée, qu'il pleuve ou qu'il vente, les personnes que je croisais systématiquement à chacune de mes visites étaient

immanquablement de jeunes garçons rassemblés en groupe (allant en général de 5 à 12 personnes, âgés environ de 14 à 25 ans), postés le plus souvent devant l'entrée des halls d'immeubles, « le bas des blocs, les carrefours stratégiques du quartier, les entrées et sorties du centre commercial, toujours en petite bande » (Beaud, Pialoux, 2003, p.339). Dans ces groupes composés exclusivement de garçons, la présence de jeunes filles était donc très rare, voire inexistante, et ce d'autant plus que le jour déclinait. Bref, je n'ai pratiquement jamais observé, lors de mes déplacements répétés sur une année dans ce quartier, la présence de groupes mixtes au niveau sexué, des filles et des garçons discutant ensemble en bas des immeubles ou dans la résidence (hormis en un lieu, le stade, comme on le verra ultérieurement). Mais également je n'ai pu voir que très rarement des groupes composés uniquement de filles bavardant dans les halls ou, plus généralement, dans la « cité », à l'instar de leurs pairs masculins. En somme, les filles semblaient pratiquement invisibles dans l'espace résidentiel du quartier face à l'omniprésence des garçons. Autrement dit, le terrain de la « cité » se donnait à voir avant tout et surtout comme le territoire des jeunes hommes : les garçons étaient dans la place !

Comment expliquer cet état de fait ? Selon « plusieurs études sociologiques récentes, (il s'agit d'un) état (résultant) de mutations dans les rapports sociaux de sexe : la crise de la masculinité s'accompagne d'un clivage qui s'approfondit à l'âge de l'adolescence. La musique (le rap) et la danse (le hip hop) reflètent ces tensions nouvelles entre les garçons et les filles ; un nouveau code sexuel, marqué par le machisme, semble s'imposer ici ou là. (...) Parallèlement, certaines familles remettent en cause la mixité des établissements scolaires et des loisirs périscolaires » (Thébaud, Zancarini-Fournel, 2003).

Or, comprendre cette séparation croissante entre les sexes à l'adolescence dans l'espace de la « cité » qui exprime en réalité une dégradation des relations entre les garçons et les filles dans les quartiers dits « sensibles », c'est comprendre la construction des normes et des identités de genre dans la jeunesse de ces quartiers populaires. Par conséquent, comprendre l'expérience des jeunes footballeuses de « cité » et, plus largement, celle des jeunes filles de « cité » ne peut se faire sans d'abord comprendre, par effet de

miroir, celle des garçons vivant dans ce même espace social et local, la situation des unes étant inextricablement liée à la situation des autres.

Commençons côté garçons pour saisir en quoi l'espace du quartier est un territoire masculin dominé par des valeurs de virilité et en quoi l'activation d'un modèle territorial de virilité peut se lire comme une « crise de la masculinité » chez la population masculine juvénile résidant dans les grands ensembles.

2.2. Contexte social et résidentiel côté garçons : hypothèses sur un modèle territorial de virilité ou sur le passage d'une virilité ouvrière à un « virilisme » territorial

Comprendre pourquoi l'espace du quartier populaire est un champ dominé par les garçons et par des valeurs viriles revient à comprendre comment et pourquoi les garçons de cité construisent leur identité masculine à partir d'un modèle masculin populaire, durci mais toujours univoque, marquant le passage d'une virilité ouvrière à un « virilisme » territorial. On va ici tenter de démontrer en quoi la masculinité chez ces garçons des quartiers populaires repose sur un modèle inédit de virilité, conceptualisé sous le terme de « virilisme » par Daniel Welzer-Lang (2002), fondé à la jonction de deux pôles imbriqués l'un dans l'autre, à savoir :

- sur le contrôle physique du territoire local de leur quartier,
- et sur le contrôle de la mobilité et de la sexualité des filles de leur quartier, ou autrement dit sur le contrôle de la réputation de celles-ci.

a) Le contrôle masculin juvénile du territoire local du quartier : un mode de contrôle dominé par des valeurs viriles typiques d'une « culture de rue », d'une logique de bande et de l'usage d'un « corps-guerrier »

Le mode masculin juvénile de contrôle et de pouvoir sur l'espace public local de la « cité » est sous-tendu par une « culture de rue » typiquement masculine, liée à une logique de bande et à l'usage de la force verbale et physique, qui se trouve au centre de

la construction d'un modèle masculin de virilité prégnant chez les jeunes hommes de « cité ».

En effet, si le territoire du quartier populaire est un territoire masculin juvénile, ce fait social et urbain est en lien direct avec l'existence de la prédominance socialisatrice de la rue et du groupe des pairs de même sexe chez les garçons de banlieue populaire. « Les jeunes garçons qui participent de cette culture de rue vivent dehors (...), affirment de 1001 manières leur présence sur place, leur légitimité à être là, et leur totale indifférence aux autres. Le plus frappant chez eux est cette manière qu'ils ont de prétendre contrôler le territoire : ils se postent aux carrefours qui marquent l'entrée dans le quartier à partir du centre-ville » (Beaud, Pialoux, 2003, p.339-340). Contrôler l'espace du quartier, c'est donc y être présent et visible à ses endroits stratégiques, au sein de sa bande de copains, mais c'est aussi y être connu et reconnu pour son autorité. Le modèle de virilité activé par les garçons de « cité » repose sur un contrôle du territoire du quartier qui est en fait un contrôle doublement physique, passant à la fois par la présence et l'omniprésence sur place et par l'usage de la force et de l'affrontement mettant en jeu un « corps-guerrier » (et aussi un langage « guerrier ») qui vise à imposer respect et obéissance dans le champ du quartier.

On l'aura compris, contrôler l'espace du quartier, c'est contrôler son image publique locale pour les garçons, c'est donc acquérir une reconnaissance virile territoriale, bref une « bonne réputation ». Car « se faire respecter » et « faire autorité » est bien l'enjeu premier dans ce contexte. Il s'agit d'une lutte de reconnaissance pour imposer son identité mâle, son « sexe fort ». Comme l'observe Thomas Sauvadet sur ses terrains d'enquête, « l'affrontement physique déterminait en priorité la hiérarchie sociale. Le « capital physique » est en conséquence un principe fort de classification (Mauge, Fosse-Poliack, 83). La force faisait le droit, (...) l'honneur » (2005, p.118). Pour analyser la prégnance de cette violence et de cette agressivité diffusées et affichées ouvertement dans l'espace de la « cité », le « capital physique » du masculin populaire traditionnel se transforme sous la plume de ce sociologue en « capital guerrier » chez les garçons des grands ensembles contemporains. Car s'« il comprend évidemment le

« capital physique », (le « capital guerrier ») renvoie aussi à une forme de discipline morale (ne pas se soumettre, défendre son honneur, connaître les règles de l'école de la rue, etc.) ; à l'outillage de la violence et au vice (expression des acteurs) ; aux alliances tissées dans le groupe : la force du nombre est le premier mode de capitalisation du « capital guerrier ». Dans ce contexte, avoir des grands frères est un avantage compétitif majeur : porter un nom célèbre (...) représente une protection, qui dispensait de faire ses preuves, (puisque) bénéficiant dès leur plus jeune âge d'un respect total » (p.118). Pour illustration, reprenons cet extrait d'entretien paru dans *Les jeunes et l'identité masculine* de Pascal Duret : « Dans la cité, mon frère, je te dis pas, il est peinard. Il me raconte que ses copains lui disent "t'as vu ton frère comme c'est une bûche ! T'as vu comme il est stockma (mastoc en verlan), on le respecte ! Il fout la trouille !" » (1999, p.28).

Les garçons des « cités » fondent donc leur identité masculine principalement sur la matérialité du corps. On retrouve bien à cet endroit un des attributs associés traditionnellement à la virilité, à savoir une valeur fondamentale accordée à la capacité de se battre, à la manière de se faire respecter, au fait de ne pas céder sur son honneur, sa fierté, de ne jamais se laisser manquer de respect et ceci jusqu'aux poings. Ce mode d'« autorité physique », ce « mode d'imposition de soi fondé sur le corps à corps et la dépense de forces » renvoie à cette « figure traditionnelle du masculin (...) qui associe électivement à la virilité le risque, le conflit et le défi ». On retrouve le « principe fondamental du "cogito viril" : je m'expose, donc je suis » (A. Finkelkraut, article sur le problème du masculin, 1984) » (Schwartz, 1990, p.298). En effet, l'image masculine active de la virilité est fondée sur la valeur de la force, du muscle, et corrélativement sur les valeurs d'honneur et de courage, puisque risquer sa vie dans un combat où sa dignité est en jeu fait partie des assignations du masculin populaire traditionnel. « Tout le registre des « colères valeureuses », conduites de dignité et d'honneur, ripostes à une attaque, une injure, une offense, un affront, et qui visent à réparer l'image de soi compromise par une parole blessante (...) (appartient au) code de l'honneur des ouvriers du Nord » (p.299).

Ce contrôle physique du territoire, synonyme d'honneur et de respect dans le champ du quartier, renvoie également à une seconde valeur, qui est au fondement même du modèle de virilité, à savoir à la valeur très forte accordée au fait même d'être biologiquement un homme, et qui s'exprime dans la tendance à la distinction et à l'opposition avec les manières d'être et de faire codées comme féminines, jusqu'à la dépréciation des filles elles-mêmes. Car qu'est-ce que la virilité finalement, notion moderne, fruit d'une construction historique et sociale débutée au XIXème siècle ? C'est tout simplement la non appartenance à l'univers féminin. Ce qui est essentiel dans la définition de la virilité, c'est que celle-ci s'oppose donc fondamentalement à la féminité. On accède ainsi aux équivalences : être viril = être un homme = ne pas être une femme = ne pas être « féminin » dans ses comportements. Comme le note Robert Stoller cité par Elisabeth Badinter (1993, p.79), « le premier devoir pour un homme est : ne pas être une femme ». Ainsi, être un homme, c'est surtout ne pas ressembler à une femme en affichant sa virilité pour construire son identité masculine (au travail, à l'usine, à l'armée, au sport, etc.) ; c'est ne pas être homosexuel, puisque l'homosexualité est assimilée au féminin et l'hétérosexualité à la masculinité virile. L'opposition radicale entre « nature » virile et « nature » féminine joue par conséquent un rôle crucial dans la construction de l'idéal masculin. Comme l'indique Olivier Schwartz, « dans le code dominant des valeurs sexuelles, le masculin se définit en effet par la négation active du féminin (de ses lieux, de ses modes d'être), par le refus de se compromettre avec lui et de « fluidifier » si peu que ce soit les rôles » (1990, p.260).

Or, ce contrôle de l'espace public du quartier est un contrôle essentiellement masculin : logique de bande et « culture de rue » entraînent une socialisation dans un univers public et extérieur, comme on l'a vu, mais aussi au sein d'un univers monosexué, c'est-à-dire exclusivement masculin. Bref, la société masculine de la rue, du dehors s'oppose à la société féminine du foyer, du dedans. On retrouve, en fait, ici l'ancestral privilège masculin du public, de l'extérieur, exact pendant inversé du devoir féminin du privé, lié à la représentation traditionnelle de la femme au foyer, de la « femme d'intérieur » cantonnant « le sexe faible » à la sphère du dedans. Autrement dit, cette division traditionnelle des rôles de

sexe marque la stricte fermeture des frontières entre sphères publique et privée : à l'homme, le public, l'extérieur ; à la femme, le privé, l'intérieur. Cette dichotomie est bien sûr liée et articulée aux représentations et aux imaginaires du « masculin » et du « féminin », évolutives dans l'histoire comme dans l'espace social, qui sous-tendent les pratiques concrètes des acteurs. En effet, « la division sexuelle des rôles n'est pas seulement acceptée en pratique, mais réfléchi par les catégories ouvrières à travers des systèmes de représentation qui la valorisent ». En fait, « les identités sexuelles qui font sens et qui sont assumées par les individus sont celles qui sont structurées autour d'un fort clivage masculin/féminin, supposant une délimitation nette des attributs et des territoires, et un primat du masculin dans la jouissance ou l'usage de certaines propriétés » (Schwartz, 1990, p.205-206). En d'autres termes, nous sommes ici dans « l'artefact de l'homme viril et de la femme féminine » (Bourdieu, 1998, p.29) qui singularise les genres à travers l'opposition public/privé, extérieur/intérieur, souci du métier et de la vie professionnelle/souci du foyer et de la vie familiale. A ce partage des sphères publique et privée correspond ainsi une représentation des rôles sexuels associée aux idéaux de la masculinité (modèle viril, force, courage = « sexe fort ») et de la féminité (modèle fragile, faiblesse, sensibilité = « sexe faible »), bref une image qui différencie nettement univers masculin et univers féminin. Frontières marquées entre les représentations, barrières dressées entre les rôles et les territoires. Et, ce mur bétonné entre le public et le privé établit une différence sociale entre les sexes fondée sur le corps et l'apparence pour la faire passer pour « naturelle » et non arbitraire :

- le rôle public de l'homme correspond à l'image masculine active de la virilité fondée sur la force, le muscle, le courage, l'honneur (risquer sa vie au travail, à la guerre ; faire du sport ; etc.),

- tandis que le rôle domestique de la femme correspond à l'image passive de la féminité et de la maternité, mélange de beauté, d'émotion et de faiblesse.

Ainsi, le privilège masculin de l'extérieur constitue « l'un des plus anciens attributs du masculin dans la division traditionnelle des sexes (et) ne se définit pas seulement par la faculté d'exercer telle ou telle activité, mais par un droit beaucoup plus général de disposer librement de ses mouvements, donc de se désenfermer »

(Schwartz, 1990, p.341), bref par un droit à l'extérieur. En effet, qu'il s'agisse de l'apanage masculin de la sphère publique et professionnelle ou du monopole d'une sociabilité typiquement masculine se jouant au dehors (café, sport, copains, espace du quartier, etc.), les hommes peuvent aller et venir comme bon leur semble et naviguer entre plusieurs lieux et territoires (le lieu de travail, le stade, le café, le foyer, etc.), creusant ainsi l'écart des rôles et des positions entre hommes et femmes, c'est-à-dire marquant la dissymétrie et l'inégalité entre le « masculin » et le « féminin », puisque le modèle traditionnel féminin assigne la femme à résidence (devoir d'intérieur, devoir de maternité, etc.).

Or, ce privilège traditionnel masculin du dehors trouve une forme contemporaine actualisée dans la configuration sociale et locale de la « cité » : celle du contrôle physique de l'espace du quartier, monopole des garçons. Alors que les jeunes hommes peuvent circuler en toute liberté et marquer leur présence au sein de leur bande de copains dans ce champ résidentiel, les filles y sont beaucoup plus discrètes et presque invisibles. Il semble bien qu'après l'école, la plupart d'entre elles rentrent directement chez elles et ne s'affichent pas, à la manière de leurs pairs masculins, dans la sphère publique du quartier à la vue de tous. De la même façon que les halls d'immeuble et les places centrales du grand ensemble ne sont occupés que par des adolescents, les cafés implantés à l'intérieur de la cité sont « réservés » à la gent masculine, selon les règles locales officieuses. J'ai pu en faire moi-même l'expérience, pour le moins déroutante, lorsque, cherchant à m'abriter de la pluie alors que j'observais un entraînement de mes enquêtées footballeuses, j'entrais dans un de ces hauts lieux masculins que je pensais naïvement alors ouvert à tout public. Sensation étrange pour une étudiante qui a l'habitude de flâner dans les cafés de se sentir comme une extra-terrestre dans un de ces établissements. En effet, je n'avais pas complètement ouvert la porte que je compris aussitôt que mon intrusion, parce que féminine, était inhabituelle, « anormale » dans ce café *intra-cité* : tous les regards, c'est-à-dire uniquement des regards masculins (puisque la totalité des clients, soit une trentaine, étaient de sexe masculin) se tournèrent comme d'un unique mouvement pour me scruter fixement ! « Mais qu'est-ce qu'elle fait là, cette fille ? »,

semblaient-ils m'adresser. Autant dire que le choc fut grand des deux côtés.

Mais plus que dévoiler l'absence d'un droit féminin au dehors comme le prescrit la division traditionnelle des rôles et des attributs de sexe, le pouvoir masculin juvénile exercé sur le territoire de la « cité » est aussi un pouvoir exercé, à proprement parler, sur les filles du quartier : le contrôle territorial exercé par les garçons passe en effet également par un contrôle local des filles, c'est-à-dire de leurs allées et venues, de leurs fréquentations, de leur sociabilité dans l'espace du quartier. Bref, les filles sont sous surveillance masculine dans l'espace de la « cité », espace où elles ne disposent que d'une marge de manœuvre et de mobilité limitée selon les horaires et les lieux.

b) Le contrôle masculin juvénile de la mobilité, de la sociabilité et de la sexualité des filles du quartier : un mode de contrôle « viriliste » basé sur le mécanisme de la « réputation »

Le mode d'affirmation masculin de soi chez la plupart des garçons de « cité » passe par une virilité affirmée et valorisée, soit par la mobilisation des qualités et des attributs associés traditionnellement à la virilité, à savoir comme on l'a dit :

- une valeur fondamentale accordée à la capacité de se battre, à la manière de se faire respecter, au fait de ne pas céder sur son honneur, de ne jamais se laisser manquer de respect et ceci jusqu'aux poings ;
- une valeur très forte accordée au fait même d'être biologiquement un homme, et qui s'exprime dans le monopole du dehors et dans la tendance à la dépréciation et à la différenciation avec les filles, les « opposées », et donc avec les manières codées comme féminines.

Or, que ce soit au niveau de la première comme de la seconde, on constate chez les garçons de « cité » une exacerbation de ces valeurs viriles traditionnelles qui aboutirait à des problèmes de « crispations virilistes », selon les termes de Daniel Welzer-Lang (2002), le « virilisme » étant donc entendu comme une forme exacerbée de la virilité. En effet, ce sens de l'honneur, qui est si

essentiel dans la définition sociale traditionnelle de la virilité, est poussé à son comble chez les jeunes hommes de « cité », via l'acquisition d'un « capital respect » local passant par une domination masculine mettant en place un contrôle de la mobilité et de la sexualité des filles du quartier et par la mobilisation d'un corps-« guerrier » mettant en jeu force physique et usage stratégique de la violence dans l'espace du quartier.

Si le contrôle territorial des garçons passe par un contrôle des allées et venues et des modes de sociabilité des filles, ceci est bien en lien avec l'acquisition de ce « capital respect », de cet honneur « viriliste », « l'honneur (masculin) trouv(ant) (alors) sa justification première dans la famille. Les femmes en sont les dépositaires, les hommes les gardiens. Toutes les insultes s'en prenant à l'honneur de la mère ou des soeurs mettent donc en cause la virilité de celui à qui on les lance comme un défi » (Duret, 1996, p.13-14). Comment ne pas ici faire référence à la figure du « grand frère » justement définie d'après son rôle de surveillant de la vertu sexuelle de sa sœur. Or, si ce contrôle fraternel des relations amoureuses et sexuelles est tellement prégnant, c'est qu'il met en jeu l'honneur du frère, ou en d'autres termes l'honneur masculin. Bref, avoir une sœur « qui couche », c'est perdre tout son crédit « respect » dans la configuration sociale et résidentielle de la « cité ». Comme l'explique Isabelle Clair (2005, p.31), « si les frères acceptent de jouer le rôle de censeurs et de dépositaires de la moralité sexuelle de ces dernières, c'est certes pour conserver l'ordre des sexes en leur faveur, mais plus précisément parce que leur propre identité sociale en dépend. La relation de contrôle-protection est réciproque entre frère et sœur car la virilité de l'un repose en grande partie sur la pureté sexuelle de l'autre et inversement : si l'identité sexuelle de la sœur est souillée, l'identité virile du frère est anéantie ».

En fait, l'acquisition de l'honneur masculin dans l'espace de la « cité » passe moins par la conquête des femmes et la multiplication des relations sexuelles que par l'efficacité de la surveillance et de l'obéissance des sœurs et, plus généralement des filles du quartier, forme de domination masculine propre à la configuration sociale et locale des grands ensembles contemporains.

c) Une « mâle » résistance face à la stigmatisation sociale et spatiale : une segmentation-ségrégation sexuelle cachant « mâle » une segmentation-ségrégation sociale et spatiale

L'identité masculine chez les garçons des banlieues populaires se construit sur la base de ce modèle de virilité territoriale, modèle populaire masculin plus « dur », plus « guerrier », plus agressif par son côté oppositionnel aux filles notamment que le modèle populaire masculin traditionnel des ouvriers. En somme, ce glissement d'une virilité ouvrière à un « virilisme » territorial chez la jeunesse des quartiers populaires correspond au passage d'une configuration ouvrière, où l'identité masculine virile se construisait principalement autour du travail à l'usine et du corps-outil, au champ de la « cité », où l'identité masculine « viriliste » se forge autour du contrôle du territoire du quartier et du corps-« guerrier ». En effet, il ne pourrait en être autrement compte tenu que ces deux configurations historiques et sociales (le quartier ouvrier et le quartier de la « cité »), bien que regroupant toutes deux des catégories populaires, sont très différentes pour une raison fondamentale : l'arrivée d'un chômage massif et d'une fermeture de l'avenir dans la seconde. Dans ces conditions économiques et sociales, il est en effet plus que difficile aux garçons de construire leur identité de genre autour de l'identité au travail, les femmes ayant de plus accédé à la sphère professionnelle entre-temps.

Sous l'effet conjugué du chômage, de la diminution des métiers manuels (parallèlement à la valorisation du travail cérébral et à la dévalorisation du corps-outil) mais aussi de l'entrée des femmes dans le monde du travail, jadis réservé aux hommes, et donc de la concurrence professionnelle féminine, le travail ne semble plus être le principal facteur de l'identité masculine, et ce d'autant plus fortement en banlieue populaire où la précarité et l'absence d'horizon professionnel sont patents. Le lien entre masculinité et métier y est particulièrement rompu. C'est pourquoi l'identité ouvrière virile traditionnelle est anachronique dans la configuration masculine juvénile de la « cité », puisque dans ces quartiers disqualifiés socialement et laissés à l'abandon, les garçons ne sont plus et ne se définissent plus par leur relation au travail et à une culture professionnelle mais par leur rapport et leur appartenance au territoire : l'identité territoriale supplantant

l'identité de travail. Et c'est bien parce qu'ils n'ont plus à disposition cette ressource identificatoire (le statut professionnel ayant disparu de leur univers), que « ces garçons vont chercher à regagner les marques extérieures du respect et de l'honneur, inutiles à ceux qui ont d'autres garanties et d'autres sécurités, par une affirmation de masculinité qui les associe à la domination mâle. Aux marques hiérarchiques liées au statut professionnel se substitue une quête effrénée des indices d'appartenance et d'ascendant adaptés à l'espace urbain » (Lagrange, 1999).

Or, on retrouve bien là pourtant un point commun avec le modèle masculin traditionnel ouvrier : l'activation d'un modèle masculin univoque et fortement différencié au modèle féminin en tant que protection identitaire et arme des pauvres face à une situation de déficit statutaire, le « virilisme » correspondant en fait à la forme contemporaine du masculin populaire, forme spécifique et exacerbée de la virilité, dans un contexte marqué par un vide identitaire encore plus béant. A l'image de la masculinité ouvrière traditionnelle, la masculinité « viriliste » des garçons de « cité » est la réponse défensive et protectrice des hommes qui ne possèdent que très peu de pouvoir social et de ressources statutaires et identificatoires autres que celles contenues dans la capitalisation du corps (« capital physique », « capital guerrier », force, violence, etc.) et dans la domination masculine marquant un équilibre du pouvoir en faveur des hommes sur les femmes. Le modèle explicatif est strictement identique, sauf que, dans le cas des seconds, cette réaction défensive est amplifiée, parallèlement à la dégradation de leurs conditions de vie (échec scolaire, précarité, chômage, stigmatisation, exclusion, fermeture de l'avenir) et au renforcement de la ségrégation spatiale et sociale à l'oeuvre dans les quartiers populaires.

En effet, ces « crispations virilistes » définissant l'identité masculine de ces jeunes garçons et marquant un certain sexisme contre les femmes et les hommes efféminés vont plus loin que les modes traditionnels du répertoire masculin parce qu'elles constituent des stratégies compensatoires « face aux peurs de la précarité, du chômage, des discriminations ou des modifications dans les rôles traditionnels assignés aux hommes et aux femmes » (Rubi, 2003). Car ne pouvant être valorisés en tant qu'hommes par

la réussite scolaire, par l'assurance d'un futur métier et d'une place sociale reconnue (à la différence des ouvriers dont le travail était au fondement même de leur légitimité masculine), ces jeunes hommes se replient sur la protection du « groupe de copains », des semblables et sur les valeurs traditionnelles de la virilité en les dépassant et en résistant à l'évolution du rapport homme/femme et à la revendication des femmes à l'égalité. Ces replis « virilistes », assimilés à des formes de résistance masculine au changement, peuvent aussi être interprétés comme une forme de « crise » du masculin populaire renvoyant à une autre crise, la crise du marché du travail. Ainsi, dans la configuration de la « cité », l'affirmation de la virilité est d'autant plus prégnante que « les mécanismes d'insertion scolaire, matérielle et professionnelle sont défailants pour beaucoup de garçons » (Fize, 2002, p.51). Face à ce vide statutaire, à ce déficit identitaire, et « pris dans une quête intense de signification, les défis virils toujours renouvelés fournissent aux garçons cette certitude. (...) La fierté n'est donc pas seulement une question d'honneur, elle propose un substitut à l'identité, être respecté c'est être quelqu'un » (Duret, 1996, p.13-14). La frêle identité de ces garçons passe donc presque entièrement dans cette identité « viriliste » qui, dans les pratiques, est synonyme d'une domination et d'un pouvoir compensatoires au détriment des filles. Arme des plus faibles, ce « virilisme » corrélé à la « culture de la rue » et à la logique de la bande constitue une ressource sociale masculine de substitution face au manque de diplômes, de travail, de reconnaissance sociale.

Or, depuis la seconde modernité, l'image valorisée du masculin change radicalement et passe par une dévalorisation du masculin populaire viril et par la perte de valeur du « capital physique », alors que les inégalités entre les hommes et les femmes diminuent, notamment au niveau de la division du travail. « C'est pourquoi (ces jeunes garçons des banlieues populaires) réagissent très vivement contre ce modèle de neutralisation des rapports de sexe. On peut d'ailleurs penser que, pour ces garçons, les souffrances sociales les plus intimes se logent là, dans leurs difficultés relationnelles avec l'autre sexe » (Beaud, Pialoux, 2003, p.229). En effet, cette identité masculine exacerbée constitue la dernière ressource qui puisse être mise en avant pour se définir : n'ayant pas d'autres terrains d'expression que l'affrontement

physique, le contrôle du territoire, de la mobilité et de la sexualité des filles du quartier, l'obéissance aux normes de ce modèle « viriliste » est le principe majeur du « respect » qu'ils s'accordent à eux-mêmes et que les autres pairs leur attribuent, bref est le principe majeur de la légitimation de leur état, non pas tant d'homme, mais plus dramatiquement d'individu. Car de « nombreux garçons (dans ces quartiers disqualifiés en arrivent à) rédui(re) la quasi-totalité de leur identité sociale à ladite identité virile. (...) En fait, les grands frères qui investissent à plein le rôle de « grands frères » sont en général de jeunes adultes dont la sociabilité est exclusivement locale, dont la cité constitue un des seuls territoires (et souvent le seul pour les plus dominés socialement) où ils aient un quelconque pouvoir. Ceux-là en arrivent à réduire presque toute leur identité à leur capital virilité, d'où leur contrôle serré sur leur « petite sœur » et leur dépendance à la pureté sexuelle de cette dernière » (Clair, 2005, p.32). En somme, l'importance de ce modèle masculin « viriliste » est telle pour les jeunes garçons des quartiers populaires qu'ils en arrivent parfois à ne se faire exister qu'à travers lui, sa mise en œuvre et sa mise en rôle.

Dès lors, on expliquera plus volontiers la prégnance du modèle « viriliste » guerrier chez les jeunes garçons « de cité » comme un effet social plus que culturel, comme un effet de l'appartenance sociale plus que de l'appartenance ethnique et culturelle (je pense entre autres à la tradition musulmane, même si cette dernière peut s'y corréler notamment en ce qui concerne la surveillance des sœurs). Cet inédit « virilisme » activé dans la population juvénile masculine des quartiers populaires n'est donc pas le produit d'une tradition venue de l'immigration maghrébine mais la résultante de rapports sociaux strictement modernes dans la configuration bien spécifique et contemporaine des « cités ». Il ne s'agit donc « pas (de) tomber dans le piège interprétatif du culturalisme pratique, si utilisé dès lors qu'il s'agit des jeunes issus de l'immigration maghrébine, mais de rappeler de quelle histoire sociale ce système d'attitudes est le produit » (Beaud, Pialoux, 2003, p.346). Le « virilisme » ne renvoie pas à un modèle interprétatif culturaliste mais à un modèle purement sociologique : ce modèle de genre n'est pas le produit d'une culture « étrangère » mais le produit de notre « terroir », ou autrement dit de notre société ; il est le produit

de la perte de toutes les autres ressources statutaires et identitaires (diplômes, travail, prestige social, rapport à l'avenir) et du poids de la ségrégation sociale et spatiale touchant cette jeunesse.

Ainsi, si cette identité masculine exacerbée s'exprime notamment par la possession territoriale via la « culture de rue » et la logique de bande, c'est en réponse défensive et protectrice contre la dépossession sociale. « La stigmatisation qui est, en apparence, le produit du territoire stigmatisé finit toujours, en réalité, par produire un territoire propre, un territoire revendiqué comme territoire stigmatisé et territoire de stigmatisés. Sous l'effet de la discrimination spatiale, qui est aussi et nécessairement une discrimination sociale et culturelle par l'intermédiaire de l'espace, certaines cités (...) ont été revendiquées durant les affrontements récents comme de véritables territoires « indépendants », qu'il s'agit de s'approprier contre la population française, nationalement et socialement différente, et surtout contre la police gardienne de l'ordre social et spatial » (Sayad, 1999, p.324). En fait, le repli « viriliste » marque un repli protecteur à la fois au sein de la bande, soit du groupe protecteur des pairs ayant vécu les mêmes expériences, et dans « ce quartier dans lequel ils sont et se sentent protégés (...) (par) une volonté farouche de s'approprier complètement l'espace du « quartier », de s'accrocher à ce qu'ils leur restent en propre » (Beaud, Pialoux, 2003, p.341). La « culture de rue », culture juvénile masculine et populaire, se développe en fait dans des espaces publics urbains (rues et halls des grands ensembles, centres commerciaux implantés dans le quartier, etc.), où les jeunes garçons échappent au contrôle et au regard des adultes, des familles et de l'école (celle-ci ne fonctionnant plus comme modèle de réussite sociale aux yeux de ces jeunes), bref des institutions, et peuvent dès lors développer des modes de contrôle du territoire et certains comportements déviants. S'ils échappent au contrôle de l'école et, plus généralement, de toutes les institutions, c'est principalement parce qu'ils s'agit de jeunes souvent en échec scolaire, peu diplômés ou au chômage qui investissent dès lors davantage les espaces publics extérieurs que l'espace des études et du travail.